L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 29 mars 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	66	17
Midi.....	70	19
3 P. M.....	72	20
6 P. M.....	74	21

Que se passe-t-il à Fez ?

La France n'en aura donc jamais fini avec les alertes marocaines ? Quand on croit que l'on va pouvoir enfin respirer pendant quelque temps, brusquement une nouvelle affolante survient, qui rejette la France dans les plus cruelles perplexités et l'on voudrait envoyer à tous les diables ces maudits "rekkas" que l'on représente arrivant à Tanger ou à Fez, essoufflés, blancs de poussière, blancs de terreur, quelquefois dépouillés de leurs vêtements et généralement de leur sacoche....

Les Français traversent, en ce moment, une de ces fâcheuses périodes. Depuis quelques jours, depuis que l'on a senti renaître l'espoir de jours meilleurs à la suite des mesures nouvelles prises par la France, on est affligé chaque matin d'informations plus ou moins sensationnelles sur la situation à Fez, qui se contredisent avec une régularité admirable selon que le "rekkas" qui les apporte est envoyé par le consul de France ou par un correspondant de journal. Quelle opinion se faire entre l'optimisme du rapport officiel et le pessimisme des lettres particulières ?

Il est assez concevable que l'on soit embarrassé. S'il est d'un côté malaisé de s'expliquer que les agents consulaires puissent cacher au gouvernement la vérité sur la situation—et l'on ne voit pas quel intérêt ils y trouveraient—il est, d'autre part, difficile d'admettre que les correspondants se soient amusés à inventer de toutes pièces leurs récits angoissants ; la chose paraît d'autant moins vraisemblable que le ton de ces dépêches, la précision avec laquelle elles décrivent certains faits, prouvent leur véracité. Il est certain par exemple que différentes tribus se sont avancées jusqu'aux portes de Fez, qu'elles ont essayé d'incendier le camp impérial et qu'elles ont tiré des coups de feu sur le palais : il n'est pas douteux que l'on a dû éprouver de graves inquiétudes, que le Sultan a songé à préparer à tout hasard les moyens d'assurer sa fuite ; il est exact qu'un sanglant combat eut lieu le 12 mars, après quoi les agresseurs s'éloignèrent et qu'ils essayèrent de se rapprocher de nouveau le 13, puis s'éloignèrent définitivement.

Le dernier télégramme du consul confirmait lui-même les renseignements, sans toutefois y attacher l'importance que d'autres sources d'informations leur attribuaient.

Je crois, quant à moi, écrit un correspondant, qu'il n'y a lieu ni de s'alarmer outre mesure ni de tomber dans l'excès contraire.

Il y a évidemment une grande part de vérité dans les renseignements privés envoyés de Fez. Les faits qu'ils énoncent sont sans doute exacts. Ecrits toutefois sous l'empire de l'émotion qu'ils doivent provoquer au moment où ils se produisent, ils prennent sous la plume anxieuse qui les décrit—et quoi de plus naturel !—une importance et un caractère de gravité qu'ils n'ont sans doute pas en réalité. En ce temps de troubles, il n'y a, en effet, rien de surprenant que des bandes provenant de tribus rebelles, plus hardies que les autres, se resserrent jusque sous les murs de Fez, dans l'espoir de commettre des pillages et d'intimider les habitants. On ne saurait en conclure que la ville soit investie et c'est pourquoi l'on ne trouve pas traces d'une inquiétude excessive dans les rapports du consul qui juge les événements en connaissance de cause.

Pour l'instant l'intérêt n'est pas à Fez, il se concentre sur l'expédition de la mehalla, commandée par le capitaine Mangin. Or, elle a réussi jusqu'à présent à dispenser les Cherardas et à pacifier la région où elle opère. Pour peu qu'elle poursuive victorieusement sa campagne, il y a grand espoir que les Français retrouveront quelques semaines de répit.

Les rôles de Molière

Un érudit bien connu dans le monde des historiens du théâtre, M. Henry Lyonnet, est parvenu à reconstituer l'indication de tous les rôles que Molière a joués, et par conséquent "créés" dans ses propres pièces, (28 sur 30). Il n'est pas indifférent de le savoir, quand on étudie un peu sérieusement ce théâtre. Voici cette liste:

"L'Etourdi", 1653 : Mascarille.

"Le Dépit amoureux", 1656 : Albert.

"Les Précieuses ridicules", 1659: Mascarille.

"Sganarelle", 1660: Sganarelle.

"Don Garcie de Navarre", 1661: Don Garcie.

"L'école des Maris", 1661: Sganarelle.

"Les Fâcheux", 1661 : Eraste.

"L'Ecole des femmes", 1662 : Arnolphe.

"L'impromptu de Versailles", 1663 : Molière.

"Le mariage forcé", 1664: Sganarelle.

"La princesse d'Elide", 1664 : Lycisar et Moron.

"Don Juan", 1665 : Sganarelle.

"L'amour médecin", 1665 : Sganarelle.

"Le Misanthrope", 1666 : Alceste.

"Le médecin malgré lui", 1666: Sganarelle.

"Mélicerte", 1666 : Lycarsis.

"Pastorale comique", 1667 : Lycas.

"Le Sicilien", 1667 : Dom Pèdre.

"Amphitryon", 1668 : Sosie.

"L'Avare", 1668 : Harpagon.

"George Dandin", 1668 : G. Dandin.

"M. de Pourceaugnac", 1669 : Pourceaugnac.

"Les amants magnifiques", 1670 : Clitidas.

"Le Bourgeois gentilhomme", 1670 : M. Jourdain.

"Psyché", 1671 : Zéphire.

"Les Fourberies de Scapin", 1671 : Scapin.

"Les Femmes savantes", 1672 : Chrysale.

"Le Malade imaginaire", 1673 : Argan.

Un télégramme du Baron d'Estournelles de Constant.

Notre très distingué concitoyen et ami, le Dr Arthur W. de Roaldes, a reçu hier matin du Baron d'Estournelles de Constant un télégramme lui annonçant qu'il avait été très cordialement reçu à Los Angeles, le remerciant des attentions dont il l'avait entouré et le priant de le rappeler à l'affectueux souvenir de tous ses amis de la Nouvelle-Orléans.

Le Dr de Roaldes, on le sait, reçut à sa table l'illustre homme politique, et quand il partit, le docteur le recommanda à des amis dans la ville californienne.

Le Cinquantenaire de Tannhaeuser.

Il y a eu cinquante ans le 13 mars, que "Tannhæuser" fut joué à Paris avec un si beau tapage. Voici quelques souvenirs, publiés par le "Temps", du ténor Niemann qui créa le rôle de Tannhæuser.

On travailla six mois, âprement. Il y eut 164 répétitions celles des derniers jours presque des premières mais devant un public averti et courtois :

Wagner cependant devenait nerveux. Quelques jours avant le 13 mars, il décide de supprimer la claque et brûle ainsi ses vaisseaux. Il veut aussi supprimer Diethach, le chef d'orchestre, et demande à diriger lui-même, Royer, directeur de l'Opéra, refuse. Puis c'est la chanteuse, Mlle Tedesco, qui tombe malade la dernière semaine. Niemann aussi est indisposé. Les places toutefois sont enlevées à des prix fantastiques aux guichets de la rue Laffite. Faut-il s'en réjouir ? On dit dans les salons que c'est la cabale qui d'avance retient ses positions sur le champ de bataille.

Enfin le soir de la première arrive. "Regardez !" me dit Niemann en déployant avec précaution une grande affiche d'un papier tout fragile de vieillesse. La couleur jaune en a bien pâli.

THEATRE IMPERIAL DE L'OPERA

Débuts de M. Niemann

TANNHÆUSER

Opéra en 3 actes et 4 tableaux de "M. Richard Wagner. Divertissement de M. Petipa.

Tannhæuser, M. Niemann. Wolfram, M. Morelli. Vénus, Mlle Tedesco. Elisabeth, Mlle Marie Saxe.

—Ce fut une première, dit Niemann, comme je n'en vis jamais de semblable. Dans le parterre et à l'orchestre, ils étaient là toute une bande avec des fouets et des sifflets qui faisaient un bruit terrible. Tous s'en mêlaient, jeunes et vieux. Les vieux étaient encore les plus enragés. Le vacarme commença presque dès le début et ne cessa guère. Au premier acte, dans le second tableau, l'arrivée des chiens du landgrave (un détail de mise en scène qu'on a supprimé depuis) fut l'objet d'une ironique ovation. Au second acte, le public fut plus mauvais encore. Il perdit patience en entendant le concours des ménestrels. Le bruit devint si fort pendant le récitatif de Wolfram que Morelli, qui chantait, s'arrêta. Dietrich, le chef d'orchestre perdit aussi son courage et laissa tomber son archet. J'étais alors en scène, assis parmi les autres ménestrels. Je me levai, et m'avançant vers le trou du souffleur, je fis un grand geste au public, comme ça, pour lui dire : "Nous nous en allons tous si vous continuez !"

"Alors ils se mirent à applaudir et le bruit s'apaise pour quelque temps. Le troisième acte fut pis encore. Vous vous rappelez qu'il s'ouvre par un long défilé de pèlerins. Lorsque j'apparus à mon tour, habillé aussi en pèlerin, des cris forcenés s'élevèrent dans la salle : "Encore un pèlerin ! Encore un pèlerin ! Ah non !" Comme au second acte, je marchai une fois encore droit à la rampe et fis signe que je partais. De nouveau les bravos éclatèrent. Le public, je crois, voulait nous montrer qu'il n'en voulait pas aux artistes. Il nous applaudit à la fin, lorsque nous reparûmes. Mais ce fut diablement dur pour nous tous. Mes camarades étaient si nerveux que sans moi, ils ne seraient peut être pas allés jusqu'au bout.

Napoléon III assistait à la représentation et Niemann pense que ce fut sa présence qui permit d'achever la pièce. Il applaudit une seule fois, au troisième acte.

"Quant à Wagner, vous pouvez vous représenter combien il souffrait. Rarement je le vis aussi nerveux que le soir de cette première. Il était dans la loge de Royer et resta jusqu'au bout. Quand tout fut fini, tout tremblant d'émotion — je crois le voir encore—il m'embrassa en disant: "Sie haben mich gerettet !" (Vous m'avez sauvé !)" Il assista aux deux autres représentations—car le contrat stipulait qu'on jouerait "Tannhæuser" trois fois, et Wagner l'exigea. Il y eut moins de bruit, mais on sifflait toujours. J'en étais fort attristé.

—Etes-vous retourné en France depuis ?

—Non, me répond Niemann. Mais je sais que vous avez "réparé". Votre ambassadeur, M. Cambon, m'a dit un jour que maintenant Wagner était plus admiré peut-être en France qu'en Allemagne."

Oui. C'est beaucoup, peut-être.

Octogénaire, le ténor n'est jamais allé, depuis sa retraite, entendre un drame de Wagner.

"Comment pourrais-je y aller ? répondit-il un jour à un ami qui s'en étonnait. Je sens vivre en moi tous ces héros de Wagner. Je ne saurais voir d'autres être Tristan ou Tannhæuser."

La jupe-culotte.

Du courrier volumineux arrivé au "Figaro" de Paris, en réponse à la question posée par le journal, il détache cette remarque fort ingénieuse d'une jeune fille, Mlle Anna N...., dont l'opinion, dit-elle, est partagée par plusieurs de ses amies :

La jupe culotte doit être condamnée "au nom de l'esthétique". Nos professeurs nous ont toujours enseigné qu'en architecture la base d'un édifice doit présenter une surface plus étendue que son sommet. On ne fait pas tenir une pyramide sur sa pointe.... La crinoline pouvait être laide ; elle n'était pas "absurde". Elle était une base au-dessus de laquelle l'édifice s'érigeait harmonieusement.

La jupe-culotte, au contraire, est le renversement de toute logique architecturale. Au sommet, la masse écrasante du chapeau ; au dessous les fourrures volumineuses, les manteaux amples, les écharpes, les manchons énormes....et, au-dessous de tout cela, des chevilles serrées, deux petits pieds découverts : un support dont la fragilité apparente est, au point de vue esthétique, insupportable à l'œil.

Voilà ce que je n'admets pas !

L'objection est amusante ; originale en tout cas.

SARAH BERNHARDT

—DANS LE—

"Procès de Jeanne d'Arc".

C'est devant une salle forte bien garnie que s'est donnée hier soir au Tulane, la représentation d'une des plus belles pièces du répertoire français, *Le Procès de Jeanne d'Arc*, pièce où l'auteur a trouvé des inspirations de très haut vol, et il va sans dire que Sarah Bernhardt, y remplissait le rôle de l'héroïque Jeanne qu'elle a créé à Paris avec tant d'éclat.

La grande comédienne avait joué *La Dame aux Camélias* dans la journée ; il était donc permis de craindre que l'effort du soir ne s'en ressentît, mais il n'en a rien été.

Un instant, la voix de l'artiste a pu paraître atteinte au commencement de la soirée : à mesure cependant qu'elle est entrée dans l'action son énergie a grandi.

Le théâtre l'anime, la surexcite La rampe allumée allume aussi en elle l'inspiration, et coûte que coûte elle trouve les moyens d'expression. Une expression se diversifiant sans fin, vous surprenant par les oppositions les plus accentuées, les formes les plus imprévues, les plus heureuses et surtout les plus personnelles dans leur multiplicité.

Encore un étincelant souvenir qui nous restera de l'incomparable artiste et que nous devrons à la représentation d'hier soir ; souvenir auquel se mêlera un regret, car la charmeuse nous quitte dans quelques jours sans idée de retour.

Sarah Bernhardt, apprenons-nous, passera une heure au collège Newcomb, demain : les élèves de l'institution ont organisé en son honneur une petite fête intime qui aura lieu à trois heures de l'après midi.

CRESCENT.

La belle comédie dramatique "Her Son", qui tient l'affiche cette semaine au Crescent, attire chaque jour une foule nombreuse à ce théâtre.

Matinée aujourd'hui à prix populaires.

La semaine prochaine la direction de ce théâtre donnera "Brewster's Millions", une des plus amusantes comédies du répertoire américain.

Les places pour ces représentations seront mises en vente à partir de ce matin au contrôle du Crescent.

ORPHEUM.

Un des clous du programme, cette semaine à l'Orpheum, est sans contredit "The Mallet's Masterpiece", une petite pièce fort intéressante jouée par M. William Farnum et sa troupe.

Les comiques Howard sont aussi fréquemment applaudis.

Les autres numéros du programme sont tous intéressants et font passer quelques heures agréables aux spectateurs.

Le Recital de M. Castellanos.

Nous avons dit dans notre dernier numéro que M. Joseph Castellanos donnerait demain soir, dans la salle des conventions, à l'Hôtel Grunewald, une soirée musicale et littéraire ; ajoutons que le programme de cette soirée est excellemment composé et promet un divertissement exceptionnel à ceux qui assisteront à son exécution.

M. Castellanos possède une voix superbe et un très beau talent de chanteur. Ses succès à Montréal, l'an dernier, ont été retentissants ; dans une troupe de grand opéra il a tenu et tiendra encore l'an prochain un des premiers emplois.

Notre sympathique compatriote après s'être fait entendre dans divers morceaux, récitera quelques monologues charmants, qui auront pour nous l'intérêt de la nouveauté. Il dit avec beaucoup de finesse le monologue. Son succès sera grand, éclatant même, nous en gardons l'assurance.

Le Capitole de l'Etat de New York

Est partiellement détruit par un incendie.

Albany, N. Y., 29 mars—Le capitole de l'Etat de New York a été partiellement détruit par le feu ce matin de bonne heure.

L'incendie a éclaté dans un bureau au troisième étage et s'est rapidement propagé dans l'aile occidentale du bâtiment y causant pour plus de $5,000,000 de dégâts.

L'origine de l'incendie est attribuée à un court circuit électrique dont les étincelles ont mis le feu aux boiseries.

Le feu a été découvert à 2:40 heures du matin, par un employé qui était retourné à son bureau pour y chercher des documents oubliés. Celui ci après avoir donné l'alarme et en attendant l'arrivée des pompiers tenta vainement d'éteindre les flammes avec l'aide d'un gardien de nuit.

N'ayant pas d'eau sous la main leurs efforts échouèrent et à l'arrivée des pompes trois salles étaient déjà totalement embrasées.

A 8 heures du matin, au moment où les pompiers croyaient maîtres des flammes, un nouveau foyer d'incendie se déclara dans une partie du bâtiment, qui jusque-là avait pu être protégée et il leur fallut encore plusieurs heures d'efforts assidus pour parvenir finalement à maîtriser le feu.

Il est encore impossible d'estimer exactement les dommages causés par le feu et l'eau, mais on croit qu'ils atteindront de cinq à six millions de dollars.

L'escalier monumental de l'aile ouest du Capitole, qui a lui seul avait coûté un million de dollars, ne présente plus qu'une masse de débris.

Mais les dommages les plus élevés sont ceux causés par la perte de la Bibliothèque de l'Etat, laquelle comptait 400.000 volumes dont plusieurs d'une grande valeur, ainsi que des manuscrits anciens.

La salle d'assemblée, la bibliothèque du Sénat, contenant des milliers de livres de lois, la salle de la Commission des Finances, sont totalement détruites, ainsi que les bureaux suivants, qui étaient situés au quatrième étage :

Bureau des Poids et Mesures, de la Commission des Prisons de l'Etat, de la Commission d'Education de l'Attorney Général, etc.

Plusieurs pompiers ont été blessés en combattant l'incendie.

La première pierre du Capitole de l'Etat de New York avait été posée en juillet 1869 et l'édifice avait été inauguré en janvier 1871.

—o—

Loi inconstitutionnelle.

St-Louis, 29 mars—La loi récemment votée par la Législature de l'Oklahoma fixant à 2 cents par mille le tarif des passagers sur les lignes de chemins de fer dans cet Etat, a été déclarée inconstitutionnelle, aujourd'hui, par la Cour d'Appel Fédérale, siégeant à St-Louis.

—o—

L'élection du sénateur Lorimer.

Springfield, Ill., 29 mars—M. H. Kohlsaat, éditeur du "Chicago Record-Herald" a déclaré aujourd'hui à la Commission d'enquête du sénat, qu'il savait de source certaine qu'une somme de 100,000 dollars avait été dépensée pour élire William Lorimer au Sénat des Etats-Unis. Quoique menacé de poursuite M. Kohrlaat a formellement refusé de divulguer la source de cette information.

—:o:—

L'aviation en Allemagne.

Hombourg, All., 29 mars—Le lieutenant Erler, de l'armée allemande, est parti aujourd'hui en aéroplane du champ de manœuvres de Doeberitz avec un passager et a atterri à Hombourg, après avoir couvert une distance 140 milles en trois heures 30 minutes.

Ce vol est le plus long qui ait jamais été fait par un aviateur en Allemagne.

—o—

Traité ratifié

Tokio, Japon, 29 mars—Le Conseil privé de l'empire a ratifié aujourd'hui le traité de commerce et de navigation récemment conclu avec les Etats-Unis.

Ce traité sera signé par les représentants des deux pays le 4 avril prochain.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12.00 Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 95 Commencé le 10 Déc. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

TROISIÈME PARTIE

LE MARTYRE D'UNE MERE

XVI

AMOUR ! AMOUR !

(*Suite*)

—C'est mon secret.... Vous comprenez que je ne peux pas vendre la personne....

—Une femme peut être ?....

—Possible....mais qu'importe l'origine de l'affaire ?

Il demanda :

—Voulez-vous la retrouver ? Toute la question est là.. ..Cette jeune fille s'appelle Gabrielle....

—En effet.

—Gabrielle Cazères.

—Parfaitement.

—Je peux même vous dire où vous avez fait sa connaissance...

—Bah !

—Au sortir du jardin de Paris .... au bord de la Seine où elle avait des envies de se jeter.

—Qui vous l'a dit ?

—Ça, je peux vous le confier .... une amie à elle.... une camarade de magasin, enrichie par les hasards d'une conquête.... L'aventure est très banale. Cette jeune fille a été remarquée par un riche étranger. Cet étranger l'a aimée et l'aime toujours.... Il lui a donné une villa.... Elle l'habite les trois quarts de l'année. Le reste du temps, elle va le retrouver où il est, à Londres souvent.... quelquefois ailleurs ....Elle y est en ce moment....

—A Londres ?

—Oui, monsieur.

—C'est bon, mais Gabrielle ?..

—Gabrielle sans ressources, car son frère était sans place et plus pauvre qu'elle, a été recueillie par cette ancienne camarade.

—Donc elle est chez elle ?....

—En effet.

—Et cette camarade est absente ?

—A Londres.... comme j'ai l'honneur de vous l'expliquer. Si je suis au courant, c'est que l'amie riche est une payse à moi, une jolie fille, débrouillarde, une mouche.... Elle procurera un protecteur à Gabrielle, aisément, car c'est une triomphante beauté.... L'expérience faite a dû la dégoûter de la vertu à outrance .... Son frère est parti on ne sait où.... à l'étranger.... Elle est seule, désemparée.... Mauvaise condition....

Les traits de l'ancien lieutenant se contractèrent dans une grimace de fauve qui sent sa proie.

Après tout, l'histoire était assez vraisemblable.

Beaucoup le sont moins et cependant ont toutes les certitudes de la réalité.

Dans un accès de désir renaissant plus violemment que jamais, il se rappelait Gaby, à la rue Fortuny, splendide dans sa fraîcheur, avec sa peau d'une blancheur éclatante, ses épaules pleines et veloutées, ses lèvres rouges, ses dents étincelantes et les ondes épaisses de ses cheveux à pleines mains !

La revoir, la reprendre, la soumettre de nouveau !

Pouvoir lui crier lorsqu'elle s'avouerait vaincue :

—Je te l'avais bien dit que tu me reviendrais !

Et lui répéter sa phrase ordinaire :

—Ce que je veux, je le veux !

Tout cela valait bien un bon sacrifice d'argent.

Pourtant ses fonds baissaient.

Sans être à sec, il avait éprouvé de fortes pertes depuis quelque temps.

Son étoile de joueur subissait une éclipse.

Elles ont toutes de ces disgrâces.

Il alluma un cigare, en offrit un à Bastoul qui le mit sans façons dans sa poche et lui dit :

—C'est un marché que vous venez me proposer ?

—Avantageux pour vous. Le patron n'aurait pas trouvé le nid de la tourterelle et vous aurait demandé des sommes folles rien que pour se mettre en mouvement.... C'est un loup cervier.

—Et vous ?

—Moi, je suis un pauvre diable à deux cents francs par mois .... Deux cents balles, vous pensez que ça ne pèse pas lourd. Aussi je rompe ma chaîne. J'en ai par dessus la tête.... Pour en finir, vous me donnerez ce que vous voudrez ; je ne vous fixe pas le prix.....

—Un billet de mille....

—Cinq cents, si vous voulez... Je ne suis pas habitué à dîner chez Voisin, ou à souper chez Maxim, comme le patron....

—Payables quand ?....

—Après la livraison.... Je ne peux pas mieux dire....

—C'est vrai.... Vous êtes raisonnable.

Bastoul affirma :

—Ne croyez pas que je souhaite du mal à la demoiselle..... C'est autant pour son bien que pour le vôtre, ce que j'en fais.... Elle ne peut pas vivre sans quelqu'un, n'est-ce pas ?

Le comte Raoul d'Andelle était mis en gaieté.

L'affaire lui souriait.

Il observa railleusement :

—Donc, vous vous êtes dit : Autant lui qu'un autre.

—Ma foi ! fit Bastoul.... Vous étiez tout trouvé, vous.

—Ce n'est pas elle qui vous a chargé de la commission ?

Il affirma :

—Pour ça, non. Je ne l'ai jamais vue et ne sais pas comment elle est faite, sinon pour en avoir entendu parler.

Le comte se décida.

—Marché fait, dit-il. Cinq cents ou mille francs à mon choix. Ça dépendra de la fin.

—Convenu.

—A quand la visite ?

—Ce soir, si vous voulez profiter de l'absence de l'amie.

—Qu'y a-t-il dans la boîte ?

—Un vieux concierge en bordure de la rue.... Dans le pavillon, une seule bonne, la cuisinière de l'amie absente et mademoiselle Cazères.

—Pas d'autres domestiques ?

—Non.

—C'est loin ?

—Comme Auteuil ou Passy.

—Vous me conduirez ?

—Oui.

—A quelle heure ?

—Six heures, voulez-vous ?

—Soit. J'aurai une voiture. Je la prendrai au cercle.

—Comme il vous plaira.

—Où vous trouverai-je ?

—Au bout du pont Royal, au coin du pavillon de Flore.

—Très bien.

—Ailleurs si vous le désirez.

—Non, non....

—Silence si, par hasard, vous receviez une visite du patron.... Lui, il ne sait pas du tout ce qu'elle est devenue.

—Compris, fit d'Andelle, motus !

Bastoul parti, l'ancien officier se mit à fredonner l'air ancien de la "Vie Parisienne" :

Je serai votre guide
Dans la ville splendide.

Et s'interrompant.

—En vérité, ce n'est pas cher. Ce Bastoul est d'une modération bête. Je lui aurais donné le double, le triple. Imbécile !

Il se frotta les mains et les frappa l'une contre l'autre en s'écriant, seul dans sa ravissante petite salle, devant sa table couverte de jolies choses, de flacons, d'une cafetière Louis XV, un chef-d'œuvre, et d'autres objets qui rivalisaient avec elle :

—Sur les deux, en voilà une qui va me demander l'aman, réintégrer son domicile de la rue Fortuny, me rejouer ses études de piano, avec des accroc de pensionnaire.... Mais quelle grâce même dans ses faiblesses .... quelle tournure, quelles formes exquises.... quels yeux !..

Une bonne soirée à passer....

Autant de pris sur l'ennemi !

Il ne doutait pas de son succès.

Comme l'odieux échappé de bazar qui voulait réduire à sa merci cette honnête Laurence Pailhès, à qui il avait volé l'héritage d'une parente désabusée, à sa dernière heure, il savait quels conseils la misère peut souffler aux oreilles de la plus chaste des jeunes filles, à quelles extrémités elle les réduit.

Celle-là, cette Grabrielle Cazères, qui avait eu un moment de révolte et de dégoût de sa chute, retomberait donc entre ses mains.

Mais l'autre, Mathilde, où était-elle ?

Lorsqu'il était rentré à l'hôtel de Marans, les deux dames n'y étaient plus.

Parties depuis quelques jours.

C'était tout ce qu'il avait pu savoir.

Leur ami, M. Rivolet, occupait la place, recevait quelques visites, madame Latour, la vicomtesse de la Briffe, son fils Georges qui venait tenir compagnie à l'ancien magistrat et faisait avec lui de longues parties d'écarté, d'échecs ou de trictac.

Un point, c'était tout.

Personne ne paraissait savoir rien de plus.

Cependant vers deux heures,